

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE

DE LYON

---

TOME VINGT-HUITIÈME

---

1909

---

LYON

H. GEORG, LIBRAIRE

PASSAGE DE L'HÔTEL-DIEU, 36-38

PARIS

MASSON et C<sup>ie</sup>, LIBRAIRES

120, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1909

tive, les illusions et hallucinations individuelles, collectives, et dans leurs rapports avec les faux témoignages, etc.

## COMMUNICATION

*M. F. Pelagaud* continue sa communication sur les débuts de l'histoire d'Égypte.

## DISCUSSION

*M. Chantre* appelle l'attention de *M. Pelagaud* sur les résultats des fouilles importantes qui se poursuivent depuis quelque temps en Nubie.

**DU ROLE SOCIOLOGIQUE DE LA GUERRE ET LE SENTIMENT NATIONAL**

Par M. le Capitaine CONSTANTIN

Messieurs, le modeste ouvrage dont j'ai eu l'honneur de faire hommage à la Société d'Anthropologie se compose de deux parties. La première, qui est la plus longue, est tout entière de moi ; elle sert à compléter et à éclairer la deuxième qui est la traduction d'un opuscule écrit en allemand, par le savant sociologue hollandais Steinmetz. Il serait équitable de vous indiquer séparément ce qu'il y a dans chacune de ces parties. Mais cela risquerait de m'entraîner à des redites, qui ne sont pas de mise ici ; cela vous ferait perdre un temps précieux, alors que des communications plus intéressantes réclament déjà votre attention. Je vous dirai donc sommairement ce qu'il y a dans mon livre, sans distinguer ce qui est de moi et ce qui est du D<sup>r</sup> Steinmetz.

Jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les écrivains qui se sont fait les apologistes de la guerre l'ont célébrée comme un des instruments de la volonté divine. Ceux qui, au contraire, s'en sont fait les détracteurs, ont surtout envisagé les hor-

reurs des champs de bataille ; les misères occasionnées par la cessation du travail des hommes les plus valides ; les larmes des mères, des veuves et des orphelins. Si différentes qu'elles soient, ces deux sortes de considérations sont presque exclusivement subjectives. Elles n'ont qu'une valeur secondaire dans l'étude d'un phénomène social, qui a toujours accompagné ou suivi les autres manifestations importantes de l'activité collective des hommes.

Pour examiner, d'un point de vue objectif, la guerre et ses conséquences, il faut au préalable déterminer ce qu'est une nation et établir la probabilité ou l'improbabilité que les Etats se fondent un jour en une seule patrie, la patrie humaine. Raisonnant sur le cas concret de la France, j'ai été amené à chercher les origines ethniques de ses populations, à voir comment les différentes races qui ont apparu sur son sol dès les civilisations paléolithiques s'y sont succédé, juxtaposées, superposées et mêlées les unes aux autres, avant d'y constituer un ensemble où l'on retrouve, dans des proportions particulières, les cinq grandes races de l'Europe, savoir : la nordique ou kynrique, la dinarique, l'occidentale ou celtique, l'ibéro-insulaire ou méditerranéenne, la littorale ou atlanto-méditerranéenne.

La comparaison anthropologique des populations françaises actuelles et de celles qui les ont précédées dans les pays qu'elles habitent, montre une diminution à peu près constante des éléments europæus, c'est-à-dire des grands dolichocéphales blonds, à mesure qu'on s'avance dans le temps. Les deux chefs de l'école anthropo-sociologique, Vacher de Lapouge et O. Ammon, voyant une marque de la supériorité de ce type dans la concentration des dolichoïdes au milieu des villes et dans leur plus grande fréquence parmi les classes élevées de la société, attribuent sa disparition graduelle aux sélections sociales d'ordre militaire, religieux, politique ou économique, qui élimineraient principalement les individus présentant les aptitudes psychologiques les plus hautes.

Il est fort probable, toutefois, que les ossements retrouvés dans les cimetières du Moyen âge, comme dans les sépultures gauloises, ne donnent qu'une image imparfaite des populations d'il y a mille ou deux mille ans et plus. Ce sont surtout les restes de grands personnages qui ont dû nous être conservés dans les chapelles gothiques et sous les tumulus. D'autre part, il est fort peu certain qu'autrefois les sélections sociales aient été défavorables presque uniquement à la continuité biologique des membres des familles aristocratiques et des hommes les mieux doués. Enfin, si quelques données peuvent conduire à admettre l'existence d'une hiérarchie naturelle des races, il y a des raisons puissantes pour révoquer en doute l'infériorité des brachycéphales de l'Europe occidentale, vis-à-vis des dolichocéphales bruns ou blonds, avec qui ils vivent côte à côte, depuis des siècles, sur les mêmes territoires et sous le même ciel.

Qu'au cours des temps, le type général des populations de la France ait varié peu ou beaucoup, les traits du caractère psychique des Français n'en sont du reste pas moins demeurés remarquablement constants, de l'aveu même des étrangers. Cela peut provenir des croisements qui, se faisant dans de tout autres conditions que ceux des races blanches ou nègres aux colonies, ne donnent pas nécessairement des produits inférieurs. Cela provient sûrement de l'éducation ancestrale et des sélections qui ont éliminé et éliminent encore les individus incapables de s'adapter à la civilisation du milieu où ils vivent. — Vous me pardonnerez, si n'étant pas médecin et n'ayant, par suite, que des connaissances physiologiques très rudimentaires, j'ai cru pouvoir me faire une opinion dans la question si controversée de la transmission des caractères acquis et me ranger du côté de Le Dentec et de Semon, et non du côté de Weissmann. Ce sont des arguments philosophiques qui me font croire que la vérité est avec les disciples de notre grand Lamarck et non avec les néo-darwiniens.

Transmise par les traditions et par l'hérédité, l'éducation

ancestrade est le résultat d'un ensemble de faits historiques : grands événements, effets des conditions d'existence, imitation du supérieur par l'inférieur, influence de la religion, des règles du droit, du langage, des diverses formes de l'art, etc.

J'ai tâché de dire quelle part ces divers facteurs ont eue sur l'éducation du peuple français, quelle caractéristique ils lui ont donnée et en quoi ils l'ont fait différer des esprits, tous différents entre eux, des autres peuples.

Les façons dissimilaires de raisonner et de sentir, la divergence des idéals, des aspirations et des répugnances, la situation géographique, l'opposition des intérêts, établissent entre les hommes de grandes divisions, à l'intérieur desquelles ils sont unis par une sorte de conscience ethnique. La solidarité de l'humanité tout entière s'affirme, il est vrai, dans des sens toujours variés, et chaque jour elle est plus universellement perçue. Mais le sentiment de la communauté de la race historique et psychologique se renforce peut-être davantage. Le réveil, au XIX<sup>e</sup> siècle, de nationalités qui semblaient mortes à jamais en est une preuve. Il ne faut que se réjouir de la persistance des patries distinctes. Elles sont une des conditions du développement moral de l'individu et des progrès de l'humanité. Elles sont peut-être le meilleur fondement de l'éthique pour des hommes ne croyant plus guère aux enseignements de la religion.

Seulement, l'opposition des intérêts économiques des divers pays est pour eux une cause de différends fréquents. Les démocraties, aussi bien que les monarchies, y sont exposées ; des pacifistes, comme M. de Molinari, l'ont reconnu, à propos des faits de l'histoire contemporaine. La diversité des climats et des productions naturelles du sol font que le travail ne peut se faire dans les mêmes conditions sur toute la terre, quand bien même le coût moyen de la vie, le « standard of life » serait unique pour tous les hommes. C'est pourquoi, il est fort peu probable qu'un jour vienne jamais où il n'y ait plus de motifs de querelles entre les peuples.

Alors que la violence, toujours triomphante, vient encore de montrer sa puissance dans les Balkans, est-il cependant permis d'espérer que, dans un avenir assez proche, l'arbitrage suffira à apaiser les conflits internationaux ? Non, parce que la conception du droit n'est pas une, ne peut pas être une partout ; parce que, même compris de façon identique, les droits des groupes humains sont toujours confondus, sinon superposés.

La seule solution dans bien des cas sera toujours la guerre. Entraînera-t-elle dans les campagnes futures plus de maux que dans le passé ! C'est peu vraisemblable. Les progrès de l'armement, comme ceux des moyens stratégiques, ont surtout pour effet de substituer à une destruction des forces matérielles du vaincu, une destruction de ses forces morales. Aussi la proportion des victimes diminue-t-elle, en quelque sorte, à mesure qu'augmente la puissance des armes par lesquelles elles sont frappées.

Il est vraisemblable que dans le domaine des grandes luttes collectives, comme presque partout ailleurs, l'avenir ne sera qu'une répétition plus ou moins exacte de ce qui a été. Quels sont donc les ravages que fait la guerre ? C'est une élite qui tombe sur les champs de bataille, alors que les malingres restent chez eux. Mais, si parmi les soldats les balles ne font pas de choix, les maladies en font un, elles en font un aussi parmi les hommes demeurés dans leurs foyers ; et ce sont les plus débiles physiquement et moralement qu'elles enlèvent. Par là, lorsque les guerres ne sont pas assez fréquentes pour saigner à blanc les nations, elles sont souvent un instrument de sélection individuelle avantageuse à l'espèce. Non seulement l'examen des contingents levés en 1893 en France et en Allemagne l'a montré au D<sup>r</sup> Collignon, ainsi que celui de divers contingents précédents français et italiens l'avaient déjà fait voir à plusieurs anthropologistes (1) ; mais encore l'essor des esprits en Allemagne, après

(1) Et depuis au D<sup>r</sup> Ridolfo Livi qui, dans le tome II de son *Antropometria militare*, distingue, il est vrai, les effets heureux

la guerre de Trente ans, la floraison littéraire et artistique en France après les guerres de religion et de la Fronde, comme plus tard le grand mouvement intellectuel qui suivit les guerres de la Révolution et de l'Empire, en sont des preuves éclatantes.

La guerre contraint les nations à mettre en œuvre toutes leurs énergies, qu'elles soient d'ordre matériel ou spirituel. Et c'est là où la somme totale de ces différentes forces est la plus grande que va la victoire. Quand c'est la puissance brutale du nombre ou de la préparation militaire qui fait pencher la balance, on est tenté de s'indigner. Cependant, il est bien rare que la supériorité matérielle n'ait pas pour origine une supériorité morale.

Les nations ne sont fortes qu'autant que des sentiments de justice et d'humanité y président aux rapports de ceux qui les composent. Elles n'ont d'abondantes ressources en armes et en argent que si l'esprit d'invention, d'entreprise, d'ordre et d'économie y règnent. Elles n'ont une armée instruite, souple, résistante, animée par une discipline active, que si l'intelligence, le courage et le désintéressement sont communs chez elles. Elles ne comptent des multitudes de défenseurs que si la vie individuelle et la vie familiale ne sont pas dominées chez elles par des préoccupations égoïstes, et en même temps s'il y a en elles un pouvoir d'assimilation assez grand pour retenir et naturaliser les éléments étrangers qu'elles attirent.

Tandis que la sélection exercée par la concurrence des individus entre eux est surtout avantageuse aux hommes que guide le souci de leur intérêt personnel, la guerre est, pour les raisons qui viennent d'être dites, un instrument efficace de sélection collective, toujours favorable aux nations où prévalent les sentiments altruistes. Il en est d'elle

que la sélection guerrière, a pour l'ensemble de la nation, des effets pernicieux qui résultent pour certains individus isolés, nés immédiatement après les guerres, des misères physiques et morales que celles-ci ont fait endurer à leur mère.

comme des tempêtes qui surprennent les bateaux en pleine mer et détruisent ceux dont les matelots ne savent pas se sauver en se dévouant chacun au salut commun.

A cause de l'éventualité de conflits armés toujours possibles avec leurs rivaux, la force est indispensable aux peuples qui veulent assurer aux générations présentes, comme à celles qui suivront, une existence conforme au fond même de leur nature et aussi pleine qu'il est réalisable. La recherche de la puissance qui découle de cette nécessité peut souvent remplacer dans leur rôle sélectif les luttes meurtrières des Etats les uns contre les autres. Ainsi, tout en devenant de plus en plus rare entre les nations civilisées, tout en faisant de moins en moins de victimes, tout en laissant de plus en plus l'amour de la justice primer les instincts de violence, la guerre, par le seul effet de sa menace, contribue à maintenir les sociétés humaines en bonne santé, de même que le souci des dangers de leur métier oblige les guides des Alpes à entretenir leur vigueur par l'hygiène et l'exercice.

En hâtant la disparition de ce qui est caduc, comme lors de la chute du monde romain qui sans elle aurait péri lentement dans sa corruption, la guerre prépare encore l'avenir. Et, si l'on se place au point de vue du bien futur, comme du bien actuel de l'humanité, considérée dans son ensemble, l'unique grief que l'on puisse avoir contre elle, c'est d'imposer aux nations une organisation militaire. Il est toutefois impossible, et il serait injuste de procéder à une limitation des armements ; ce serait favoriser les peuples qui déclinent au détriment de ceux qui grandissent. S'il en est parmi les premiers qui ne veulent pas périr, qu'ils songent que les remèdes héroïques sauvent souvent les malades les plus gravement atteints.

Le militarisme, entendu dans le sens péjoratif du mot, est infiniment déplorable et condamnable ; mais il en est de l'armée comme de toutes les institutions des hommes, elle n'est jamais ni tout à fait bonne, ni tout à fait mau-

vaise pour ceux qui sont soumis à ses lois. Il est d'ailleurs possible d'employer la force si considérable des règles qui la régissent, non seulement à la défense extérieure de la nation, mais encore à l'amélioration de sa santé physique et morale. La preuve en est dans les résultats obtenus par un médecin militaire, le D<sup>r</sup> Solmon, qui, conduit par une idée analogue à celle que je viens d'exprimer, a essayé d'affermir la vigueur de jeunes soldats physiquement déficients par des exercices de gymnastique et des conditions de vie appropriées, et y a si bien réussi que de semblables expériences sont faites à présent dans deux corps d'armée.

### NOTE SUR LA PRÉHISTOIRE DU DJEBEL ASSALA PRÈS DE GAUSA (TUNISIE)

Par M. Fobis

Ce ne sont pas des faits nouveaux ou des découvertes inédites que je vais signaler dans cette note, je veux simplement rapporter les résultats de quelques observations personnelles faites sur place dans une région très riche en vestiges du passé, et apporter ainsi ma mince contribution à l'étude si compliquée et si obscure de la préhistoire du Sud Tunisien. Si ces quelques lignes n'apprennent rien de nouveau à ceux qui ont fait des recherches dans le Nord de l'Afrique, elles pourront leur être un moyen de plus de contrôle ou un sujet de comparaison.

Les alentours de Gausa, déjà tant étudiés, sont un champ d'observations d'une richesse et d'une importance rares ; les silex taillés se trouvent presque partout dans la plaine, mais ce n'est pas de ces gisements-là que je veux parler aujourd'hui, je vais me limiter à l'étude d'un gisement d'un autre ordre.

Le Djebel Assala est une longue colline de crétacé, détachée de l'importante masse du Younés, elle se dresse comme un îlot dans la plaine tout près de Gausa, au Nord, sur une